

PIERRE ASSOULINE

de l'Académie Goncourt

**Tu seras un homme,
mon fils**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Biographies

- MONSIEUR DASSAULT, Balland, 1983, Portaparole, 2010
- GASTON GALLIMARD, Balland, 1984 (Grand prix des lectrices de *Elle*) (« Folio » n° 4353)
- UNE ÉMINENCE GRISE, JEAN JARDIN, Balland, 1986 (« Folio » n° 1921)
- L'HOMME DE L'ART, D.-H. KAHNWEILER, Balland, 1987 (« Folio » n° 2018)
- ALBERT LONDRES, VIE ET MORT D'UN GRAND REPORTER, Balland, 1989 (prix de l'Essai de l'Académie française) (« Folio » n° 2143)
- SIMENON, Julliard, 1992 (« Folio » n° 2797)
- HERGÉ, Plon, 1996 (« Folio » n° 3064)
- LE DERNIER DES CAMONDO, Gallimard, 1997 (« Folio » n° 3268)
- CARTIER-BRESSON. L'ŒIL DU SIÈCLE, Plon, 1999 (« Folio » n° 3455)
- PAUL DURAND-RUEL, LE MARCHAND DES IMPRESSIONNISTES, Plon, 2002 (« Folio » n° 3999)
- ROSEBUD, éclats de biographies, Gallimard, 2006 (« Folio » n° 4675)

Entretiens

- LE FLÂNEUR DE LA RIVE GAUCHE, AVEC ANTOINE BLONDIN, La Table ronde, 2004
- SINGULIÈREMENT LIBRE, AVEC RAOUL GIRARDET, Perrin, 1990

Récit

- LE FLEUVE COMBELLE, Calmann-Lévy, 1997 (« Folio » n° 3941)

Documents

- DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX : LES COULISSES DU REPORTAGE, J.-C. Simoën, 1977 (en coll. avec Philippe Dampénon)

Suite des œuvres de Pierre Assouline en fin de volume

TU SERAS UN HOMME, MON FILS

PIERRE ASSOULINE

de l'Académie Goncourt

TU SERAS UN HOMME,
MON FILS

roman

nrf

GALLIMARD

*À mon père
Marcel Assouline
plus que jamais*

« Nous avons existé par cela, cela seul
Qui n'est point consigné dans nos nécrologies
Ni dans les souvenirs que drape la bonne aragne
Ni sous les sceaux que brise le notaire chafouin. »

T. S. ELIOT,

La Terre vaine

(traduit de l'anglais par Pierre Leyris)

PROLOGUE

Londres, le parvis de l'abbaye de Westminster

23 janvier 1941

Ce matin, j'ai quartier libre. Le formuler ainsi sonne assez martial mais qu'est-ce qui ne l'est pas en ce moment ? Aussi j'en profite pour flâner à Piccadilly du côté de chez Hatchards, à l'affût des nouveautés en musardant dans les rayons des classiques avec la même gourmandise. Puis, après une heure ou deux à fureter dans la librairie, je reprends mon errance dans la ville ; et, sans que je puisse me l'expliquer, je me laisse porter par mes pas jusqu'à l'abbaye de Westminster, incapable d'en franchir le portail tant le parvis fige mes souliers en ses dalles. Je reste là, debout et immobile, de longs instants face à la grande rosace.

Ce qui me paralyse, ce n'est pas le spectacle des dégâts causés par les derniers bombardements de la Luftwaffe, mais bien la réminiscence de mon émotion ici même, il y a cinq ans, pour les funérailles nationales de Rudyard Kipling. Je me souviens que, soudain, la foule immense s'était fendue dans un silence impressionnant : la houle des inconnus s'était ouverte naturellement pour laisser un couloir aux généraux et aux amiraux, aux lords et aux

ministres, à commencer par le premier d'entre eux, aux anciens combattants des guerres sud-africaines et aux parlementaires, aux éditeurs et aux traducteurs, aux *club-men* et aux francs-maçons, aux amis et aux artistes, à l'ambassadeur de cette France dont il disait qu'elle était sa seconde patrie et même à des gens qui lui avaient inspiré des personnages, dont les noms occupèrent toute une colonne dans le *Times* du lendemain, mais pas aux écrivains. On n'en vit pas, même pas J.M. Barrie, le père de Peter Pan, qui avait pourtant accepté d'être des porteurs mais renonça à la dernière minute. À croire que ses pairs n'avaient pas leur place dans cette cérémonie d'adieu à une vision du monde. Ils manquaient au cortège fait à ce cercueil qui semblait si dérisoire ainsi recouvert du drapeau de l'Empire.

Cette foule était venue honorer le plus grand poète de l'Empire britannique, l'intransigent défenseur d'un ordre menacé, le conservateur absolu de la tradition le plus libre et le plus indépendant qui fût, le conteur qui avait enchanté l'enfance de chacun, le lauréat du prix Nobel de littérature, l'homme connu pour sa notoriété, ou tout simplement un Anglais ordinaire de génie, qui sait. Dans sa bénédiction, le doyen de Westminster loua en lui le prophète de tant de générations. Chacun donnait l'impression d'avoir perdu un ami proche. Ces gens à la mine grave, murés dans la peine sinon dans le chagrin d'un moment fraternel, se recueillaient. Ils reflétaient l'inoubliable poème qu'Auden avait écrit en hommage à Yeats à la mort de ce dernier. Il y est dit, je crois, que les langues affligées cachèrent la mort du poète à ses poèmes et que dès l'instant où la vie déserta son corps, il devint

ses admirateurs. À nous aussi de devenir les modestes auteurs de nos propres vies.

De son vivant, Rudyard Kipling était l'un de ses personnages. Ce jour-là, lui aussi était devenu ses admirateurs.

Quant à moi, dès que la nouvelle de sa mort fut diffusée, j'avais aussitôt laissé en plan mes obligations professionnelles et fait le voyage depuis Paris afin de lui exprimer ma gratitude. Pour son œuvre bien sûr mais avant tout pour un poème. J'avais découvert « If... » dès sa parution en anglais, en 1910.

Connaissant mon admiration pour l'auteur, ma grand-mère m'avait offert pour mon anniversaire le recueil *Rewards and Fairies* qui le contenait. Peut-être cherchait-elle aussi à me rapprocher de mon propre père. Quand il avait brutalement quitté la maison, abandonnant tout et tous derrière lui, ma mère ne supportant plus la présence de ses livres, ma grand-mère voulut bien hériter de sa bibliothèque. Ce livre s'y trouvait, corné, biffé, souligné. Qu'il figurât parmi les récits historiques contre-révolutionnaires et les pamphlets nationalistes qui constituaient l'ordinaire des lectures de mon père me surprenait. Et plus encore lorsque je découvris ce poème qui portait dans la marge des signes de sa main. Il est vrai qu'on pouvait le lire comme un appel, une prière, une supplication, une exhortation d'un père à son fils.

« If... » avait changé le cours de ma vie. Car une poignée de vers peut engager une existence. Sans lui, rien ne dit que je me serais retrouvé à Londres ce 23 janvier 1941, sur le parvis de cette abbaye de Westminster dont

Kipling aimait à rappeler d'une formule bien dans sa manière qu'elle était « le centre spirituel de notre race ».

Je me retrouve ferré dans le ressouvenir, sans en souffrir mais non sans mélancolie, cinq ans plus tard à quelques minutes près, dans cette ville qui se relève à peine des orages d'acier allemands avec un courage inouï. Il y a quinze jours, Londres n'était qu'un incendie. Pour les membres de la plus ouverte des sectes, entendez les abonnés du *Kipling Journal*, cela a eu des conséquences très concrètes : « Jusqu'à nouvel ordre, l'adresse de la Kipling Society sera 2 High Street, Thame, Oxfordshire. Ce changement s'est avéré nécessaire à la suite des dommages causés dans nos bureaux londoniens par des raids aériens. » En découvrant cette annonce, je me suis promis de la faire étudier à mes élèves de Janson-de-Sailly un jour, lorsque la guerre serait finie, comme modèle de litote, les Anglais ayant le don de cultiver l'*understatement* comme l'un des beaux-arts au même titre que le jardinage.

Moins on raisonne, mieux on laisse résonner ; face à cette abbaye plus grande que nos vies, un de ces rares édifices historiques qui donnent l'étrange sensation de nous faire ressentir le temps, les yeux clos, je perçois à nouveau l'écho lointain des psaumes de la liturgie anglicane ; à la fin de la cérémonie, sur la musique assourdie des orgues, le chant du « *Recessional* » que Kipling avait composé pour le jubilé de diamant de la reine Victoria s'était élevé, entonné par les officiants quittant le chœur en procession à pas mesurés pour rejoindre la sacristie. Épouvanté par l'optimisme qui régnait dans le pays alors que pour l'écrivain tout portait à l'inquiétude, il l'avait

conçu comme une manière de conjurer le mauvais œil puisqu'il célébrait la grandeur de l'Empire autant qu'il prévenait de la menace de sa perte. Beaucoup ne voulaient en retenir que sa dimension positive et occultaient la mise en garde qu'il exprimait. Contre l'arrogance colonialiste, c'était un appel à la réflexion et à l'humilité. Mais les paroles en étaient si solennelles, et si marquées de la réputation de l'auteur, qu'on les interpréta comme une exaltation de l'Empire. Tout Kipling était là et le malentendu n'a jamais cessé.

Le jour de ses funérailles, la radio diffusait ses poèmes : « Le drapeau », « Les sept mers », « La chanson des Anglais »... C'était son jour, à n'en pas douter. Et pourtant, l'hommage dut être interrompu. Quelques heures plus tard, au même endroit, quelque huit cent mille Britanniques, parmi lesquels les mêmes personnalités qui venaient de rendre hommage à Kipling, défilaient devant le sceptre, le manteau du Sacre et l'étendard royal pour leurs adieux à George V mort juste après lui. On entendit le carillon de Big Ben sonner soixante-dix fois en son honneur. La nation prenait la mesure de sa propre continuité, le sens de sa durée dans la lignée des siècles. On s'en doute, un nom dépassait l'autre, mais les deux demeurèrent associés dans l'esprit des gens et dans les journaux, d'autant que la forte amitié qui les liait était connue de tous. On eût dit que Sa Majesté emmenait son héraut avec lui dans l'au-delà. Nul n'osa dire qu'elle lui volait la vedette. L'écrivain, pourtant, en avait l'habitude : lors de la remise de son Nobel, alors qu'il se trouvait déjà à Stockholm pour se rendre aux festivités, les banquets,

cérémonies et discours furent annulés in extremis en raison de la mort du roi Oscar II deux jours avant...

Un tableau me revient confusément en mémoire dont je n'arrive pas à me défaire ; l'image aux contours mal définis s'incruste comme l'air entêtant d'une chanson dont on ne parvient pas à se débarrasser. Ce tableau, je n'identifie ni son thème, ni son titre, ni même son auteur. Juste une masse noire indistincte et deux ou trois personnages au loin précédés d'une lanterne, c'est tout malgré mes efforts. J'en suis là lorsqu'une voix menaçante, heureusement familière sans quoi elle m'eût inquiété, accompagnée il est vrai du canon d'un pistolet enfoncé entre mes omoplates, me sort de mon rêve éveillé :

« Lieutenant Lambert ! rendez-vous. Les yeux, vous êtes cernés ! »

Ce rire franc et généreux est celui de mon fils, mon unique enfant, si on peut encore appeler ainsi un grand gaillard de vingt et un ans aux épaules larges, à la poignée de main broyeuse, sanglé dans son uniforme de soldat de la France libre. Bien que nous ayons pris notre frugal petit déjeuner en famille à la maison ce matin, nous tombons dans les bras l'un de l'autre comme de vieux camarades sains et saufs, heureux d'en avoir réchappé, longtemps après la bataille.

« Mais que fais-tu là ? Ne me dis pas que tu m'as suivi... »

— Je suis quand même ton fils, non ? fait-il en haussant les épaules. Et quand on s'appelle Louis Lambert, professeur révoqué du lycée Janson-de-Sailly, de ce fait réfugié à Londres avec sa famille, que le jour se lève sur le cinquième anniversaire de la mort du cher, de l'immense, de

l'insubmersible, de l'immarcescible poète du Royaume-Uni, où peut-on se trouver ailleurs que sur ce parvis un jour pareil, n'est-il pas ? »

Nous faisons quelques pas, mon bras appuyé au sien non par nécessité (je me tiens encore bien droit à condition qu'une toux irrépessible ne me force pas à me courber), mais par affection.

« C'est bête mais je n'arrive pas à franchir le seuil de l'abbaye », dis-je, la voix légèrement étranglée.

Mon émotion doit être palpable puisqu'il retire la main de sa poche, la pose sur mon épaule de manière à m'envelopper délicatement comme pour me protéger d'un ennemi d'autant plus invisible qu'il est intérieur, et, l'air de rien, me pousser à la confession. À peine avons-nous franchi la nef où furent sacrés des Plantagenêts que des vannes s'ouvrent en moi, libérant un flot de paroles inattendues dans ma bouche.

« ... Et si je ne devais conserver qu'une seule image de cette journée, ce serait probablement celle d'un inconnu, un certain Mr Prynn si ma mémoire est bonne, qui s'avança une fois que toutes les couronnes officielles avaient été déposées, et Dieu sait qu'il y en eut. Les plus sobres furent les plus remarquées : celle de ses anciens camarades de classe et celle d'un employé de sa propriété qui, sachant son amour des arbres, tressa une couronne de feuilles de chêne, de frêne et d'aubépine. Celle de Mr Prynn était plus simple encore, faite de fleurs et de feuillages. Cet inconnu était le jardinier chargé de l'entretien du cimetière militaire britannique de Loosen-Gohelle, dans le nord de la France. Seuls ceux qui connaissaient bien Kipling comprirent pourquoi de tous

les hommages, celui-ci, le plus poignant, l'aurait bouleversé. »

À cette évocation, mon fils serre mon bras en réconfort.

« Quand je pense qu'il y a quelques mois à peine, le HMS *Kipling* ainsi baptisé en son honneur, avec six autres destroyers de la Royal Navy, escortait un cuirassé pour bombarder le port de Cherbourg... À croire que le vieux bonhomme fait encore entendre sa colère d'outre-tombe ! Quel type... »

Quelques personnes, des Français probablement, se sont arrêtées non loin de nous et paraissent m'écouter avec toute l'attention due à un guide alors que je parlais bas. Des lecteurs sans aucun doute qui avaient probablement entendu son nom au passage. Je n'ai pourtant rien d'un éminent spécialiste de son œuvre. N'empêche que son monde m'est familier.

Si je reconstitue ce que je sais de lui, si je rassemble mes lambeaux de mémoire, si j'enchevêtre mes éclats de choses vues, je me rends compte que je n'ai même pas eu à enquêter sur lui tant le procédé m'est étranger : il m'a suffi d'être habité par lui et par ses mots. Une imprégnation absolue.

Mon fils, qui veut conserver son caractère intime à notre déambulation, m'entraîne aussitôt plus loin vers la chapelle d'Édouard le Confesseur ; puis, pressentant que je lui dévoilerais plus avant cette part essentielle de ma vie, il guide nos pas en direction du cloître.

« Mais, papa, te rends-tu compte que tu me parles *vraiment* de lui pour la première fois alors que tu sais que je pars peut-être demain en mission et que l'on ne se

revera peut-être pas... avant un certain temps ? dit-il en adoptant un léger ton de reproche, se plaçant face à moi, ses mains posées de part et d'autre de mes épaules.

— Me l'as-tu jamais demandé ? Je ne peux pas répondre à des questions que l'on ne m'a pas posées... »

Son silence embarrassé, accentué par un regard qui perd soudainement toute assurance, s'estompe derrière un sourire amusé lorsque je lui demande s'il connaît Vernet-les-Bains. Ma manière à moi de détendre l'atmosphère, de nous aider à supporter notre commune émotion. Le rappel de son probable départ vers la France occupée a réveillé en moi une sourde angoisse. Toutes les incertitudes et tous les dangers liés à cette mission dont il ne peut rien me dire de précis m'inclinent alors à lui confier cette histoire durant laquelle il a vu le jour. Je me surprends à la lui raconter comme si je ne devais plus jamais le revoir.

« Vois-tu, mon fils, entre Kipling et moi, ça a commencé comme ça... »

I

AVANT-GUERRE

Vernet-les-Bains

On raconte parfois que les hauts lieux favorisent les grandes rencontres. Du moins en est-il souvent ainsi dans les romans. L'hôtel du Parc avait certes quelque chose de majestueux. Lorsque l'hôtel Ibrahim Pacha en devint la dépendance, avec son décor imaginé par l'hôte le plus exotique de l'endroit, ce prince que l'on disait fils du pacha d'Égypte et de Constantinople, ce général qui l'avait inventé de toutes pièces après avoir séjourné dans la ville en 1846, le prolongement donna à l'ensemble une touche inattendue.

Nous n'étions jamais que dans un village des Pyrénées-Orientales, sur le versant noir du massif du Canigou, montagne sacrée des Catalans culminant à 2 784 mètres. Et pourtant, ce microcosme occitan avait vraiment l'air international en ce mois de mars 1914, comme souvent à cette époque de l'année. Une certaine douceur de vivre régnait dans ses rues. D'ailleurs, on y entendait parler anglais sans que nul en fût surpris. Me croira-t-on si je révèle qu'en ce temps-là, le *Times* publiait chaque jour dans la page du bulletin météo les

humeurs annoncées du climat et des températures à Londres, au Royaume-Uni, dans l'Empire où jamais le soleil ne se couche et à Vernet-les-Bains ?

Les endroits m'étaient familiers depuis mon enfance. Invariablement, mes parents choisissaient d'y faire une longue halte au retour des grandes vacances, leur manière de nous purifier au grand air avant d'affronter la rentrée et la frénésie parisienne. Notre tradition avait connu une légère évolution. Cela faisait déjà un certain temps que je ne parlais plus à mon père. Désormais, bien que je fusse entré dans la vie active depuis quelques années déjà, j'accompagnais seul ma grand-mère en villégiature à Vernet, perspective qui me comblait tant sa présence était lumineuse ; avec le temps, mon attachement à sa personne demeurait sans mélange, et la qualité de notre compagnonnage, si j'ose dire, intacte.

Contrairement à mon père, je l'adorais, et elle ne manquait jamais une occasion de me faire ressentir que c'était réciproque ; conscient de mon privilège, je savourais chacun de nos instants comme si c'était le dernier. Dotée d'une mauvaise santé de fer, elle n'en laissait rien paraître et donnait le change, ce qui ne passait pas inaperçu dans ce colloque permanent de rhumatisants, de goutteux et d'arthritiques. Ma grand-mère tenait et se tenait, elle se dressait contre les misères de l'âge ; renoncer à ce mode de vie lui aurait paru manquer à la plus élémentaire dignité. Une attitude qu'elle soutenait en toutes circonstances avec un sourire jamais forcé en accord avec le bleu de ses yeux. Au fond, elle était élégante en toutes choses, mais à sa manière, solidaire de tous ses âges, fière de ses cheveux blancs et lucide sur

ses quelques absences ; même l'élégance du commun, celle des habits, elle la considérait non comme une question de robe mais comme une idée qui flotte autour d'un corps. Elle avait... *a touch of class* – et ce n'était pas un hasard si l'expression semblait si délicate à rendre en français. Hermétique au cynisme, à la cruauté, à la perfidie, à la perversité des salons qu'elle avait jadis fréquentés, c'était une femme d'esprit qui déployait culture et malice avec l'air de ne pas y toucher. Tout en elle manifestait qu'elle était inaccessible à la désillusion, parvenue à une saison de la vie où l'on peut se croire enfin débarrassé du moindre désir de reconnaissance et des méfaits de l'amour-propre. Je lui devais tant, à commencer par mon goût pour la littérature.

Quand nous étions petits, la famille déjeunait chez elle les samedis et dimanches. Elle avait eu l'idée de choisir des maximes de La Bruyère, des épigrammes de Martial ou des fables de La Fontaine, de les recopier sur des feuilles et de les coller au cabinet de toilettes, sur le mur face au trône. Assis, nous n'avions rien d'autre à faire que de lire, d'autant que c'était placé juste à la hauteur de nos yeux ; c'est ainsi qu'elle nous a non pas initiés mais éveillés à la littérature. Elle savait y faire, pas de doute. Elle m'apprit aussi à rêver sur des livres et me persuada que trouver un ouvrage familier dans une auberge où l'on couche, c'est comme reprendre une conversation à l'impromptu avec un ami que l'on se réjouit de retrouver.

En y repensant, non, vraiment, je n'avais pas le sentiment de sacrifier quoi que ce soit en faisant office de chevalier servant durant une semaine à cette époque de l'année. N'eût été notre lien de sang et une certaine

différence d'âge, je l'aurais volontiers épousée, Eugénie. Contre toute logique, je n'envisageais pas la vie sans elle. À cette seule pensée, je mettais ma main sur la sienne déjà bien parcheminée mais dont la peau demeurerait pour moi à jamais inoubliable.

Au départ de la gare du quai d'Orsay à Paris, nous avions rejoint sans encombre Villefranche-de-Conflent par le chemin de fer, où une diligence était venue nous chercher. Nous n'avions pas déposé nos valises à l'hôtel du Parc depuis vingt-quatre heures, le temps de prendre la mesure du temps et de tisser autour de nous les premiers fils d'une toile d'habitudes, que, dans la vaste salle à manger en bordure du jardin d'hiver, alors que nous venions à peine de commander les plats, son visage se métamorphosa : les traits d'abord figés par une sidération vite métamorphosée en stupéfaction, les yeux écarquillés, elle se saisit de son mouchoir en dentelle pour dissimuler sa bouche, se contenant mal. Le regard baissé vers son assiette encore vide, elle se retenait de pouffer.

« C'est si drôle que cela ?... »

— Ne te retourne pas, mais c'est lui, j'en suis sûre, dit-elle.

— Lui ?

— Ton grand homme, ton poète, tu sais bien...

— Mallarmé, ici, ça m'étonnerait... Ça fait bien quinze ans qu'il est mort !

— Mais non, ton Anglais, celui dont tu nous parles tout le temps... »

Incrédule, je laissai tomber ma serviette et me retournai discrètement en la ramassant. Quelques rangs plus loin, à une table occupée par plusieurs personnes, les

visages convergeaient vers un homme écouté avec autant de respect que de crainte. Il avait tout d'un orateur s'exprimant du haut d'une tribune et d'une réputation.

« Il y a bien quelque chose de lui, en effet. Mince, crâne dégarni, petite moustache, lunettes finement cerclées, mais enfin c'est là une description d'un physique banal, pour ne pas dire ordinaire, je connais même nombre de Français qui y correspondent. »

Animée de sa délicatesse coutumière, ma grand-mère n'insista pas, d'autant que le vol-au-vent n'attendait pas. Réputée pour son verbe éclatant, elle savait demeurer d'une grande discrétion si la circonstance l'imposait. Elle n'en avait pas moins introduit le doute en moi. Après tout, Vernet-les-Bains était prisée des riches curistes anglais. Puis notre conversation se poursuivit selon un rituel si bien établi que nous l'avions tous deux intégré comme un réflexe naturel : j'exposais (brièvement), elle commentait (longuement). Quoiqu'elle eût dévié sur l'assassinat du patron du *Figaro* à son bureau par Mme Caillaux, l'épouse du ministre des Finances outrée de la campagne de dénigrement dont son mari était la cible (« Une femme de caractère ! mais six balles, tout de même... »), sa remarque m'avait intrigué.

À la fin du repas, après l'avoir raccompagnée dans sa chambre pour une sieste à laquelle rien ni personne ne l'aurait fait déroger, je me dirigeai du côté du casino, épicerie de la société de villégiature, plus précisément au Club anglais où j'étais à peu près certain de retrouver nombre de clients de l'hôtel. Cela ne manqua pas. Notre homme y prenait place en compagnie d'un autre bien plus âgé, tous deux bavardant dans un coin isolé près de

la fenêtre, dans la vaste bibliothèque internationale. Comme un canapé en cuir repoussé leur tournait le dos tout près, je m'y installai afin de ne rien perdre de leur entretien.

Manifestement, ils se connaissaient bien. En reconstituant les bribes de leurs échanges, je parvins à en déduire que l'aîné des deux était un vieil ami du père de l'autre, qu'il avait été un officier de haut rang, et même commandant en chef de l'armée des Indes :

« Quand je pense que j'avais une vingtaine d'années à peine, et que vous acceptiez de bavarder de la situation avec moi alors que je n'étais qu'un modeste reporter du *Pioneer*, autant dire rien..., dit son interlocuteur avec une pointe d'admiration. Était-ce à Simla ou à Allahabad, je ne sais plus, mais je vous en serai toujours reconnaissant.

— Nous avons parlé de la vie de baraquement et de la criminalité dans l'armée. De grands sujets ! C'est que vous étiez alors très sérieux, mon cher. »

Ils partirent d'un même éclat de rire. Vraisemblablement, ils avaient depuis développé une amitié. Peut-être même étaient-ils convenus de se retrouver à Vernet-les-Bains avec leurs femmes. Leur propos dévia sur la nation hôte. L'inconnu était de toute évidence un authentique franco-phile :

« Voyez-vous, lord Roberts, quand on aime la France et les Français, mars est le meilleur mois du point de vue touristique. La France cesse d'être tout à son ouvrage pour se nettoyer, s'élaguer, se tailler, se repeindre. Cet équilibre inébranlable, cette capacité à s'exprimer utilement, et travailleurs avec cela... Vraiment, c'est une nation d'artistes.

PIERRE ASSOULINE

Tu seras un homme, mon fils

C'est l'histoire d'un poème...

À la veille de la Première Guerre mondiale, Louis Lambert, jeune professeur de lettres dans un lycée parisien, rencontre par hasard dans le sud de la France son auteur favori : Rudyard Kipling, le romancier adulé du *Livre de la jungle* et du fameux « If... » que les Français connaîtront bientôt sous le titre « Tu seras un homme, mon fils ».

Louis Lambert, qui rêve depuis des années d'en donner lui-même la traduction idéale, tente d'obtenir l'autorisation de l'écrivain. Une amitié inattendue va naître entre les deux hommes, que la disparition de John, le fils de Kipling, mort au combat dans les tranchées, va brutalement modifier.

Jusqu'où un père est-il responsable du destin de son fils ? Un poème peut-il être la clé de toute une vie ? Pierre Assouline nous plonge dans la vie intime de Kipling pour faire la lumière sur un drame qui changea à jamais le cours de l'existence d'un des auteurs les plus lus au monde.

Pierre Assouline est journaliste et écrivain. Il a publié de nombreuses biographies sur des figures aussi passionnantes et diverses que Simenon, Camondo ou Cartier-Bresson. Il est l'auteur de onze romans parmi lesquels Lutetia, Sigmaringen et dernièrement Retour à Séfarad.



Tu seras un homme, mon fils
Pierre Assouline

Cette édition électronique du livre
Tu seras un homme, mon fils de Pierre Assouline
a été réalisée le 10 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072791628 – Numéro d'édition : 334788).
Code Sodis : N97000 – ISBN : 9782072791635.
Numéro d'édition : 334789.